

Vol. XIX 37e année
Janvier-Février 1956
Montréal — No 1



LE PRECURSEUR

Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE — CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL (26)

Imprimerie: Paul-Émile cardinal Léger, Archevêque de Montréal, 7 janvier 1955
Nihil obstat: Oscar Gravel, cens dep., 23 septembre 1955

Vol. XIX, 37e année

Montréal, Janvier-Février 1956

No 1

Revue bimestrielle, publiée
par les Sœurs Missionnaires
de l'Immaculée-Conception.

ABONNEMENT:

Par an \$ 1.00

A vie..... 20.00

Pour tout changement
d'adresse, ne pas oublier
d'envoyer l'ancienne et la
nouvelle.

AVANTAGES:

Les abonnés participent
aux prières, travaux et sa-
crifices de toutes les Reli-
gieuses de la Communauté,
particulièrement des Missio-
naires à l'œuvre dans les
cinq parties du monde.

De plus, une messe est
célébrée chaque semaine pour
les abonnés vivants et une
autre pour les défunts.

Autorisé comme envoi
postal de la deuxième
classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

SOMMAIRE

<i>Sérénade du Premier de l'An</i>	3
Sœur Léon-Joseph, M.I.C.	
<i>Premier Noël à Fort-Jameson</i>	6
Sœur Saint-Rodrigue, M.I.C.	
<i>La Chanson du Criquet</i>	10
<i>Noël à Kuanhsi</i>	12
Sœur Marie-Xavier, M.I.C.	
<i>Noël à Kinshan</i>	14
Sœur Imelda-de-l'Eucharistie, M.I.C.	
<i>Deux Noël's d'une maman chinoise</i>	15
Sœur Saint-Edmond, M.I.C.	
<i>A travers Tokyo</i>	19
Sœur Saint-Jérôme, M.I.C.	
<i>Nos partantes de 1955</i>	26
<i>Pas une de perdue, deux de retrouvées!</i>	27
Sœur Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, M.I.C.	
<i>Un hôpital dans les nuages</i>	30
Sœur Jeanne-d'Orléans, M.I.C.	
<i>Le petit monde de Sœur St-Jean-du-Rédempteur</i>	32
Sœur Marguerite-des-Anges, M.I.C.	
<i>La fin du monde à Katete</i>	34
Sœur Marie-de-Lourdes, M.I.C.	
<i>Pourquoi je suis Novice de l'Immaculée</i>	37
<i>Sur la scène du Japon catholique</i>	41
R. P. G. Kelly	
<i>Au courrier du Nyassaland</i>	45

Sérénade

du Premier de l'An

par Sœur LEON-JOSEPH(1), M.I.C.

Après l'Heure Sainte traditionnelle où nous consacrons au Seigneur l'ultime demi-heure de l'année qui expire et la toute première de celle qui naît, nous retournons silencieusement à nos cellules. Les échos du cantique « Mon Dieu, bénissez la nouvelle année » se prolongent dans nos pensées...

Bénissez nos pères et nos mères,
Nos frères et nos sœurs;
Gardez de tout malheur
Ces amitiés si chères...

Bientôt le rêve nous reporte par delà l'océan au pays de la neige et du gel et des bûches qui flambent. Au foyer canadien, c'est le moment solennel de la bénédiction du chef de la famille... On s'embrasse, on rit, on a une larme...

Mais voici qu'une douce mélodie nous tire de notre second sommeil et de nos rêves nostalgiques. Ce n'est pas encore l'aube: à peine deux heures et demie! Dehors un troubadour, s'accompagnant de la guitare, chante en castillan d'une voix chaude et mélancolique une complainte improvisée. Des bribes entrent par la fenêtre:

« Que l'an nouveau soit pour vous des plus heureux...
.....
Excusez-moi d'interrompre votre doux sommeil
.....
Je ne suis pas un impoli mais un homme courtois ».

N'ayant jamais connu la coutume des sérénades sous ma fenêtre, je commence par m'assurer que je suis bien éveillée. Dans la nuit presque transparente, semée d'étoiles, j'aperçois le troubadour qui arrive au *portal* de la maison voisine. Il continue sa cantilène que les arpèges soulignent comme de sanglots. Deux copains parlent tout bas avec le maître du logis, et celui-ci remet à ceux-là une pièce d'argent. Le musicien-poète célèbre alors en termes gracieux la générosité de son bienfaiteur; il le remercie et lui souhaite de reprendre sans trop de retard ses rêves interrompus. Lorsqu'il s'éloigne, la

1. Simone Sabourin, de Saint-Isidore de Prescott, Ont.





mélodie devient rumeur, puis se perd dans le lointain. Charmant et poétique! On se croirait à cette époque du moyen âge où un François Bernadone jouait la sérénade dans les rues d'Assise!

Curieuse de me renseigner sur l'incident, le lendemain, je demandai quelques explications à notre voisine. Elle me répondit que mon troubadour n'est autre qu'un artiste qui jouit jadis d'un certain renom. Maintenant réduit à la misère, il habite une mesure non loin de Mercedes. Sa guitare, souvenir des jours heureux, vibre souvent à l'unisson de son âme endolorie. Selon la tradition des gens de sa profession, la nuit du premier de l'an, il va exécuter sous des fenêtres amies un *punto cubano*, ou chant improvisé de souhaits et de compliments, dans l'espoir de recevoir une obole en retour. Naturellement, à cette heure avancée de la nuit, beaucoup de cœurs restent fermés aux sérénades, fussent-elles toute louange et toute amitié!

Après avoir entendu l'histoire de mon troubadour inconnu, me sachant en dette d'une sérénade, j'offris pour lui le cadeau d'une prière à la crèche. Je demandai à l'Artiste souverain qu'une touche suave de sa grâce produise en cette âme des accords harmonisés au bon plaisir divin. Ainsi mise au diapason de l'amour et de l'espérance, elle improvisera des sérénades à notre Père des cieux et à Notre-Dame Marie!

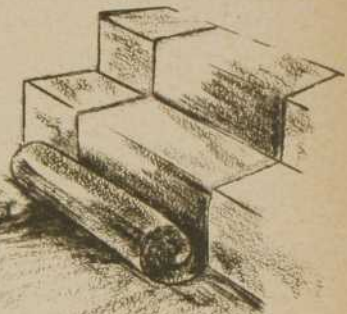


RHODÉSIE

Premier Noël à Fort

Le ciel est bleu indigo, le soleil brûlant, les fleurs épanouies. Faut-il croire que nous irons ce soir à la messe de minuit? Et pourtant oui, car chacune des quatre occupantes de l'ancien hôtel Rangely a un pro-

gramme très serré de préparatifs de Noël à remplir.
A la cuisine il y a confection de plats spéciaux. Sœur Joseph-de-l'Espérance(2) est fort affairée, d'autant plus que le poêle refuse de con-



tracter alliance avec elle et limite ses ardeurs à exhaler une fumée inopportune. A notre toute petite chapelle, Sœur Imelda-de-Jésus(3) tire des plans pour y nicher la crèche. A la salle de Communauté, je me lance dans l'art décoratif...

A peine sommes-nous à l'œuvre que le bruit d'une voiture qui stoppe, puis la voix de notre bonne amie Mrs Cohen nous attirent sur le pas de la porte. En Afrique depuis trente-trois années, cette dame anglaise, qui demeure assez loin de Fort Jameson, ne manque aucune occasion de nous gâter. Aujourd'hui, elle nous apporte des étrennes précieuses: des fleurs, des légumes, du beurre, un beau

matinée du 24 décembre! Et le poêle récalcitrant qui s'entête à ne pas vouloir cuire! Qu'à cela ne tienne! Un poêle scout est vite dressé sur l'herbe à l'aide de quelques briques, et en moins d'une heure, la tête du jeune porc rit à gros bouillons dans une marmite d'aluminium dont le teint clair tourne au noir.

L'après-midi ne laisse pas davantage de loisirs. Impossible de s'attarder en réminiscences attendries. Sœur Imelda demeure seule à la maison. Quand elle en aura fini avec l'avalanche de viande, la vue de la chapelle lui rappellera que la crèche n'est qu'ébauchée. Le reste de la Communauté se rend à l'église. Sœur Supérieure(4), l'organiste de la mission, répète sur l'harmonium les parties de la messe et les airs de Noël, entre les cent palabres au sujet de ceci et de cela. Monseigneur a reçu dans ses caisses un magnifique Turquie: c'est le temps ou jamais de le produire; enlevons le vert et posons le rouge. Un peu trop grand, ce léger défaut est corrigé par l'addition d'agenouilloirs qui pro-

Jameson

par Sœur ST-RODRIGUE(1), M.L.C.

petit cochon... Du coup nos programmes se volatilisent, et tout le monde se prête pour débiter l'animal qui ne peut attendre toute une journée sur la véranda. Scène inédite que cette boucherie en plein air, en cette

1. Françoise Pageau, de Québec.
2. Yvette Hervieux, de Lanoraie.
3. Adrienne Larouche, de Nashua, N.-H.
4. Sœur Ste-Alexandrine (Evelyn O'Neil, de Québec).

longent les degrés de la tribune. A la sacristie, Sœur Joseph est aux prises avec rochet, tunicelle, grémial, dalmatique, mitre, surplis, bougeoir, etc. Moi, je me débrouille avec la crèche. Le temps fuit, et l'Enfant Jésus n'a pas encore de berceau. J'en fabrique un avec des branches mortes ramassées à côté de l'église et des cordes qui me tombent sous la main. Présenté chez les Guides à un examen de brélage, mon chef-d'œuvre serait mal coté, car le matelotage n'a rien de technique! Les parties trop saillantes disparaissent sous le foin. Un mignon *Bambino*, découvert dans nos trésors, rehausse la mangeoire laquelle, pour être rustique, ne le cède à aucune autre. Hélas! la Vierge paraît maintenant trop petite! Juchons-la sur la boîte à épingles!... et plantons un ange sur le pot de colle... le foin non rationné camouflera tantôt ces détails bizarres d'installation. Saint Joseph, les bergers, les moutons, finissent tous par trouver place. A Margharita, la jeune noire qui s'offre à m'aider, je demande de casser les deux faces d'un miroir qu'une certaine Pierrette m'a donné la veille de mon embarquement à Québec. Margharita m'obéit quoique ses yeux expriment de l'étonnement mêlé de reproches et de regrets: casser cette jolie chose, en voilà! Je dispose les parcelles brillantes ici et là, espérant qu'à défaut de lumière électrique elles avivent le tableau de leur scintillement. Aux pentes du rocher, des angelots blancs sont accrochés à tout risque...

Après le souper, autre séance de décoration, mais au couvent; puis un somme d'où me tire un "Ça bergers" qui invite à l'allégresse de la nuit d'amour. Sœur Supérieure et Sœur Joseph, vu leurs hautes fonctions d'or-

ganiste et de sacristine, se mettent en route de bonne heure. Munies d'une lampe de poche, Sœur Imelda et moi partons un peu plus tard. Des notes joyeuses remplissent l'atmosphère: un haut-parleur lance de l'évêché la voix du carillon de Rome et de la musique de Noël. Des étoiles innombrables cloutent le firmament qui semble ici tellement rapproché. La lune d'une clarté éblouissante est comme accrochée au bout d'un eucalyptus. Lorsque nous entrons à l'église, il nous faut traverser la nef entre deux rangées de Noirs, puis passer de l'autre côté de la balustrade où l'on nous a réservé des places. Les transepts sont pris d'assaut par les Blancs et les *Coloured*; l'espace vital se rétrécit; les derniers arrivés doivent se tasser debout en arrière.

S. Exc. Mgr Courtemanche, p.b., Vicaire Apostolique de Fort-Jameson, pénètre dans le chœur selon le cérémonial: diacre, sous-diacre, six servants qui symbolisent à eux six la chrétienté d'Afrique: deux Noirs, deux Blancs, deux *Coloured*. La messe de minuit se déroule avec toute la pompe possible en mission. Cette messe terminée, l'assistance s'éclaircit: plus de Blancs ni de *Coloured*; les Noirs seuls demeurent. Les Blancs, un peu plus de cent familles, groupent des fonctionnaires de l'Administration, des planteurs, des commerçants; les *half cast* ou *Coloured* forment une classe à mi-chemin entre Noirs et Blancs: ils adoptent la manière de vivre de ceux-ci et se considèrent supérieurs à ceux-là. Ce sont pourtant les vrais Noirs qui nous intéressent le plus, bien qu'à leurs yeux nous appartenions à la catégorie des *azungu* (Européens) comme ils dénomment tous les Blancs.

Le troupeau des fidèles réduit, nous respirons. Monseigneur revient dépouillé de tout appareil et s'agenouille au bas de l'autel. Je m'apprête à suivre la si belle liturgie de la messe de l'Aurore, mais suis vite distraite de cette pieuse préoccupation: le rythme sur-enlevant de *Wabadwa Mulungu Mwana* (Il est né le divin Enfant) m'emporte, et pour peu je danserais. Enfin les Noirs célèbrent Noël en Noirs! Des oreilles de dilettante pourraient être blessées; les miennes jouissent de tant de véhémence à acclamer l'Enfant Dieu. A écouter ces indigènes, il me semble mieux saisir leur âme sauvage d'hommes de la brousse. Avec eux je me sens devenir plus africaine, et ma prière se traduit ainsi: « Seigneur, n'est-ce pas que vous les aimez ces chants caractéristiques? Même si les lois de la musique sacrée y subissent des accroc? Je me demande si vous ne préférez pas ces païens d'hier à ces catholiques blancs, esclaves du formalisme et du soi-disant progrès, qui se sont enfuis sans gêne à leur *party*? Voyez ces braves Noirs: après avoir entendu les trois messes de la nuit, ils reviendront à la grand-messe de la matinée! »

Remâchant encore ces idées que l'on taxera peut-être de subversives, nous regagnons notre hôtel-couvent. Ceux qui nous aiment croient que nous vivons un Noël pauvre et un pauvre Noël... Pas du tout! Aux murs, des fleurs découpées et liées entre elles souhaitent un joyeux Noël à toute la maisonnée, tandis que des sapins enneigés et des cloches dirigent le regard vers une crèche de carton. Crèche d'un type tropical sur laquelle on n'a pas craint de saupoudrer de la neige artificielle! (Le cœur autorise

ces hérésies climatiques!) De cette neige recouvre aussi les feuilles de cèdre lesquelles, réunies en bouquet au milieu de la table, essaient de se faire passer pour du sapin canadien... Une bonbonnière habillée d'écorce de bananier réserve à chacune des douceurs d'outre-mer; un cône flamboyant recèle des noix; un beau livre métallique à tranche dorée offre des surprises fondantes à qui veut y jeter un œil...

Après quelques heures de sommeil, nous avons le bonheur de participer à deux autres messes dans notre humble chapelle. Puis il faut voir la ribambelle d'enfants et de femmes accroupis sur la véranda, attendant leur cadeau de Noël! C'est la coutume à Fort Jameson: l'*azungu* doit faire des étrennes à chaque indigène qui en réclame. Là encore, les largesses de nos parents, amis et bienfaiteurs permettent de distribuer des friandises, des bijoux, des vêtements.

Dans l'après-midi, Sœur Supérieure et moi allons visiter les prisonnières. A cause de la solennité du jour, le cours de doctrine hebdomadaire est converti en une joyeuse répétition de chants de Noël. Prisonnières et gardiens apprennent avec entrain le *Wabadwa Mulungu Mwana* et reçoivent des présents: une bague à l'effigie mariale et des bonbons gais, multicolores. Puis tous s'unissent dans une prière au Sauveur du monde et à sa Sainte Mère.

Et voilà ce qu'a été notre premier Noël à Fort Jameson. Noël missionnaire. Noël aux joies nouvelles. Noël où l'on joue plutôt le rôle de berger... Noël que nous n'échangerions pour aucun autre!



La chanson

Les fêtards


Le criquet chante au vestibule.
L'an penche vers son crépuscule.
Dansons et chantons aujourd'hui;
Le soleil meurt, la lune luit.

Le Sage

Gardez-vous de l'abus ignoble.
N'oubliez pas vos rêves nobles.
Voyez combien l'homme prudent
Restreint ses divertissements.

Les fêtards

Le criquet chante au vestibule.
L'année est à son crépuscule.
Dansons et chantons cette nuit
Pour rattraper le temps qui fuit.



du criquet



Le Sage

Jouir est en votre pouvoir.
Mais prenez garde ! Les vieux disent :
" Si vous n'avez point de maîtrise,
Votre âme ne peut que déchoir. "

Les fêtards

Le criquet chante au vestibule.
L'an est fini; l'an capitule.
Vivons la vie en son entier !
Le temps ? Un couteau de boucher !

Le Sage

Je sais bien que la vie est brève.
Trop de plaisir mène au regret.
Prenez garde aux charmes du rêve.
C'est du devoir que naît la paix.

texte de Confucius d'après la version
anglaise de John Wu



Noël

à Kuanhsi

par Sœur MARIE-XAVIER(1), M.I.C.

La fête de Noël 1954 marquait le grand événement de l'année à Kuanhsi: l'établissement de l'Eglise par le baptême des cinq premiers catéchumènes. Peut-on croire qu'après presque 2,000 ans de christianisme, pas un seul clocher ne se fût encore dressé dans cette petite ville de 10,000 âmes? Il fallut la guerre et la persécution communiste, qui déplacèrent les missionnaires de la Chine, pour que s'étende sur l'île le message des anges de Bethléem.

En cette veille de Noël, Mme Chang et ses deux fillettes ne tenaient plus à la maison tant elles avaient hâte d'être baptisées. Elles nous arrivaient au milieu de la soirée en disant: « Vite, vite, habillez-nous de blanc! » et leur joie augmenta à mesure que minuit approchait. Enfin, il vint ce moment solennel où le R. P. Louis Bouchard, s.j., de passage à Kuanhsi, versa l'eau sainte. Même la bambine de cinq ans répondit, grave et ferme, à l'interrogatoire: « Je

m'appelle Agnès... Je renonce à Satan... Je veux être baptisée... » Agnès, Cécile, ces deux noms avaient été choisis à dessein par les enfants; et la jeune Agnès taiwanaise qui avait appris l'histoire d'Agnès la Romaine, expliquait fièrement: « Si les communistes viennent, nous aussi nous nous ferons couper le cou plutôt que de faire de la peine à Jésus! »

Pierre Sung et Thérèse Low furent également régénérés. La scène ne manqua pas de grandeur, et l'émotion gagna les païens tout comme les catéchumènes. Après les trois basses messes où l'on chanta ces vieux Noël de tradition par delà l'est et l'ouest, un réveillon fut servi aux néophytes ainsi qu'à l'assemblée. Tout le monde paraissait si heureux, si heureux!... Trois heures sonnaient quand nous entrâmes à notre couvent pour y prendre quelque repos avant de repartir pour Che Koan Tse où devait être célébrée la grand-messe suivie de deux autres messes basses.



Petit temple où, le Jour de l'An, les travailleurs taiwanais
vont demander chance et protection
Sœur Marie-Xavier et Mlle Tchang

Noël à Kinshan

par Sœur IMELDA-DE-L'EUCCHARISTIE(1), M.I.C.

Pendant que nos trois compagnes étaient Noël à Kuanhsi, Sœur Sainte-Alice(2) et moi prêtres notre aide au R. P. Aurélien Demers, s.j., en charge du poste de Kinshan, village des montagnes dont la population se compose d'un petit nombre de Tainanais et surtout d'aborigènes.

Ce zélé missionnaire a déjà réalisé parmi eux un magnifique travail d'apostolat. Nous l'avons surpris, dans l'après-midi du 24, en train de préparer le chant de la messe de minuit avec sa chorale formée d'un groupe de jeunes gens et de jeunes filles catéchumènes. La répétition terminée, tous récitèrent la prière du soir en commun, après quoi chacun alla souper. On nous apporta un repas chinois, puis aidées des catéchumènes, nous nous occupâmes de décorer la crèche, la chapelle et les salles.

Minuit! J'avais déjà pourtant vécu en pays de missions de nombreux Noëls ressemblant à celui de Bethléem, mais ce premier à Kinshan s'en rapprochait de façon exceptionnelle: jamais encore Noël n'avait été célébré en ce coin de Formose! et tout comme les bergers, les catéchumènes étaient accourus des montagnes

pour adorer leur Sauveur! Ils étaient une trentaine environ dont plusieurs venus de très loin. Les chants, traduits dans leur langue, publiaient la joie, les sentiments de leur cœur. Cette Nativité portait à une contemplation intense: cette crèche, — autre Bethléem s'il en fut! —, la pauvreté la paraît d'un singulier réalisme; des âmes simples l'entouraient. Savaient-ils, ces aborigènes de Kinshan, la prédilection divine dont ils étaient l'objet alors que pour tant d'autres de leurs compatriotes la lumière de la foi n'a pas encore brillé! Ceux-ci, cependant, ont été enrichis comme ceux-là des mêmes puissances d'amour et de générosité qu'un missionnaire n'exploiterait pas en vain. Combien de jeunes de chez nous répondraient à l'appel s'ils comprenaient que le plan de la Rédemption réclame leur apostolat direct auprès de leurs frères de Formose!

C'est à cela que ma pensée s'est arrêtée tandis que les nouveaux bergers de la Noël 1954 écoutaient, étonnés et joyeux, des cantiques chinois annonçant la bonne nouvelle de la naissance du Sauveur du monde!

-
1. Simonne Boisclair, d'Almaville.
 2. Jeanne Bastien, de Montréal.

Deux Noël

D'UNE maman chinoise

par Sœur SAINT-EDMOND(1), M.I.C.

Noël approchait. Dans une petite maison de terre de la lointaine Chine, une jeune maman veillait près d'un enfant malade.

L'unique pièce du logis avait l'aspect classique des habitations chinoises: parquet de terre battue, fenêtre de papier qui retient tant bien que mal le vent d'hiver, lit de briques recouvert d'une natte en paille tressée, des jarres, des Calebasses et quelques ustensiles rangés dans un coin. Pourtant, aux murs de torchis, pas d'idoles grimaçantes ni de tablette des ancêtres avec l'urne de cuivre où brûlent les bâtonnets d'encens... Un crucifix occupe la place d'honneur, et trois belles images, le Sacré-Cœur, la Sainte Vierge et saint Joseph, allument dans ce foyer une joie qui le distingue des autres.

Trois ans auparavant, Pierre, le chef de famille, avait salué le siècle (était décédé), laissant Martha, sa femme, seule et sans ressources avec leur fils, petit Jean, âgé de quatre

ans. L'orphelin, un charmant bambin jaune à tête ronde, aux yeux bridés et pétillants d'intelligence, était devenu tout l'horizon de la jeune veuve. Pour lui elle vivait, travaillait, échafaudait les plus beaux rêves.

Hélas! la maladie s'empara de l'enfant et, malgré soins et remèdes, ne fit que progresser. La missionnaire infirmière, s'arrêtant ce jour-là au chevet de son petit patient, l'avait trouvé dans un état critique. Immobile sur le *k'ang* (lit chinois), il ouvrait des yeux dilatés par l'angoisse. Ses lèvres bleuies laissaient passer à peine une respiration haletante. « N'y a-t-il donc plus d'espoir?... » avait gémi la pauvre mère. « Si, répondit la Sœur, il reste un moyen suprême... La prière! Vous êtes chrétienne, Martha... rappelez-vous que Dieu est tout-puissant! Allons, courage! Nous prions avec vous... »

Et Martha, demeurée seule près du petit mourant, endurait le supplice des mères qui sentent la vie échapper à leur enfant. Les heures s'allongeaient en pesant lourdement sur son âme explorée.

Tout à coup, une chanson argentine monta allégrement dans le silence de la nuit. Les cloches de la mission

1. Irma de Ladurantaye, de Cap-Saint-Ignace.

carillonnaient Noël d'une voix triomphante et irrésistible. Noël! n'est-ce pas, sur notre terre, un rayon de la fête éternelle!... et n'est-ce pas pour toutes les âmes croyantes un répit dans la souffrance, une espérance heureuse, l'attente d'une faveur, d'un sourire divin! Le ciel semble se rapprocher de notre misère. On l'appelle; on le dirait aux écoutes pour mieux nous entendre!

Martha a tressailli... et soudain elle se redresse comme saisie d'une inspiration: « Le bon Dieu seul peut me le guérir, se dit-elle. Il me le guérira! Non, le bon Dieu ne peut me prendre mon Jeannot une nuit de Noël! »

Elle se lève et enveloppe l'agonisant dans une couverture ouatée, puis, éteignant la mèche qui baigne dans l'huile, elle sort, serrant contre elle son précieux fardeau. A pas pressés, la jeune femme suit, sous les étoiles, le sentier qui serpente entre les auberges, les pagodes champêtres, les boutiques endormies. Forte de sa foi, elle s'élançait vers l'église qui, là-bas, domine la campagne et porte dans les airs sa croix haute, tel un signe d'espérance et de victoire.

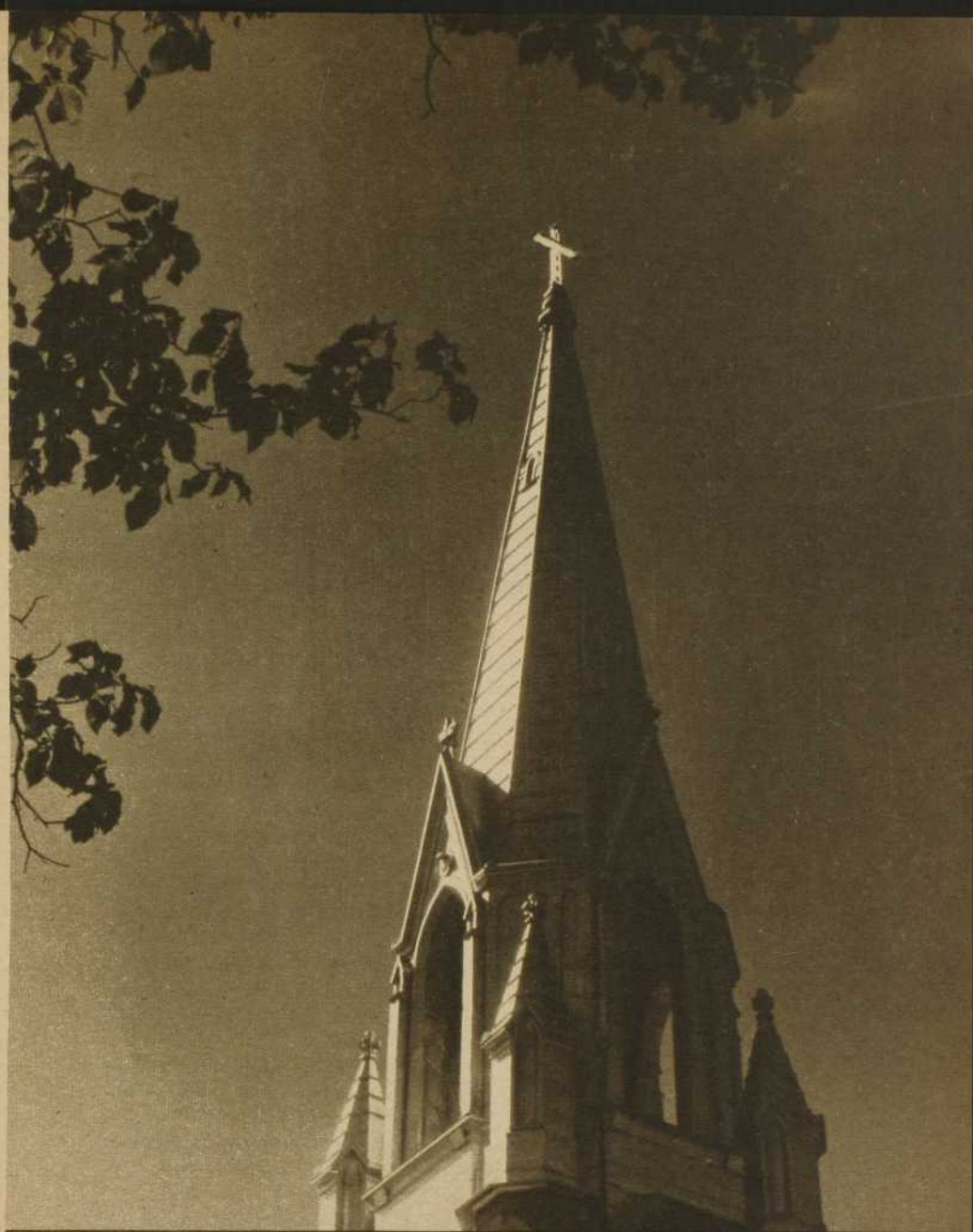
C'est la nuit sainte. Le temple est tout irradié, et les vitraux rient sous la touche lumineuse des lanternes. A l'intérieur, des banderoles multicolores, des inscriptions en caractères chinois et une armée d'images pieuses composent la parure. La crèche, simple et naïve comme presque toutes celles des missions, possède un charme souvent inconnu dans nos pays chrétiens. Car, si l'Église est belle partout, elle apparaît plus touchante là où elle croît d'un sol païen, comme

un lis au milieu des épines.

De bonnes chrétiennes ont préparé la crèche. Un rocher pointu hérissé de précipices où s'accrochent des mousses, un sentier de gravier et de cailloux où descendent des bergers minuscules suivis de moutons énormes (tant pis pour la perspective!) Dans l'étable, une gerbe de paille et un petit Jésus habillé de rouge entre la Vierge, drapée dans son manteau brodé, et saint Joseph en robe bleue, gilet de drap noir à manches larges et calotte ronde. Une troupe d'angelots en carton découpé, avec des ailes vertes, roses ou jaunes, se balancent au-dessus de la toiture et complètent l'évocation du mystère.

Mais le plus bel ornement des églises de missions, c'est la joie des chrétiens accourus en foule et dont plusieurs ont franchi de dix à douze lieues. Leurs visages épanouis proclament bien haut leur admiration, leur fierté, et valent toutes les parures. Bon nombre de païens sont là aussi, amenés en apparence par la curiosité, en réalité par la grâce. Debout près de la porte, ils regardent, écoutent avec un vague étonnement, dans une attitude instinctivement respectueuse. Eux aussi attendent du bonheur, sans savoir au juste lequel ni d'où il leur viendra; mais, de cette inquiétude mystérieuse ils rapporteront une bonne pensée qui sera le germe de leur salut.

Martha s'est frayé un passage jusqu'à la crèche. Elle dépose son petit malade tout près de l'Enfant Jésus, sous les yeux de la Vierge, et s'abîme dans l'ardente supplication d'une mère qui veut la vie de son enfant. Autour d'elle, les fidèles chan-



...l'église qui porte dans les airs sa croix haute
tel un signe d'espérance et de victoire.

tent les prières de toute leur âme, à un diapason formidable; ou bien ils entonnent à l'unisson, hommes, femmes et enfants, la céleste louange qui a traversé les siècles: *Gloire à Dieu a plus haut des cieux!*

Le Saint Sacrifice terminé, l'allégresse, contenue dans l'église, éclate librement au-dehors: un tonnerre de pétards crépitent dans la cour en réponse à la voix des cloches comme pour continuer leur chant et extérioriser la solennité. Une foule en gaieté déborde l'enceinte murée de la place de l'église; on rit, on cause, on joue, on circule; les chrétiens n'ont pas de plus belle fête dans toute l'année et ils ont besoin de ces réjouissances pour abriter leur foi dans la société païenne où ils vivent.

Martha a repris dans ses bras son Jeannot qui s'est endormi. Comme à regret, elle sort de l'église, se faufille à travers les groupes bruyants et, en hâte, regagne son logis. Elle aussi est heureuse. Son cœur goûte un réconfort et une douceur bien connus de tous ceux qui reviennent de la messe de minuit.

Le lendemain, quand la Sœur missionnaire visita son petit malade, elle fut stupéfaite! Au lieu d'un moribond, elle retrouvait un convalescent: plus de fièvre, frimousse éveillée, respiration presque normale. La prière confiante de la maman avait obtenu le prodige.

Deux semaines plus tard, petit Jean était sur pieds, et quelques mois après, il commençait à fréquenter l'école catholique. Intelligent et pieux, il se révéla bientôt un élève modèle et un enfant de chœur fervent. A douze ans, quand il confia à sa mère

son désir d'entrer au petit séminaire, Martha eut un moment de vive émotion. N'avait-elle pas entrevu un avenir paisible auprès de Jean devenu son soutien et l'espoir de sa vieillesse? Mais son cœur de chrétienne embrassa résolument la volonté de Dieu. Envisageant avec courage le dur sacrifice, elle répondit à Dieu et à son fils un OUI généreux et plénier. Puis, elle ne pensa plus qu'à préparer le modeste trousseau qui absorba ses maigres économies. Désormais, elle peinerait doublement pour aider son fils et diminuer d'autant les charges des missionnaires.

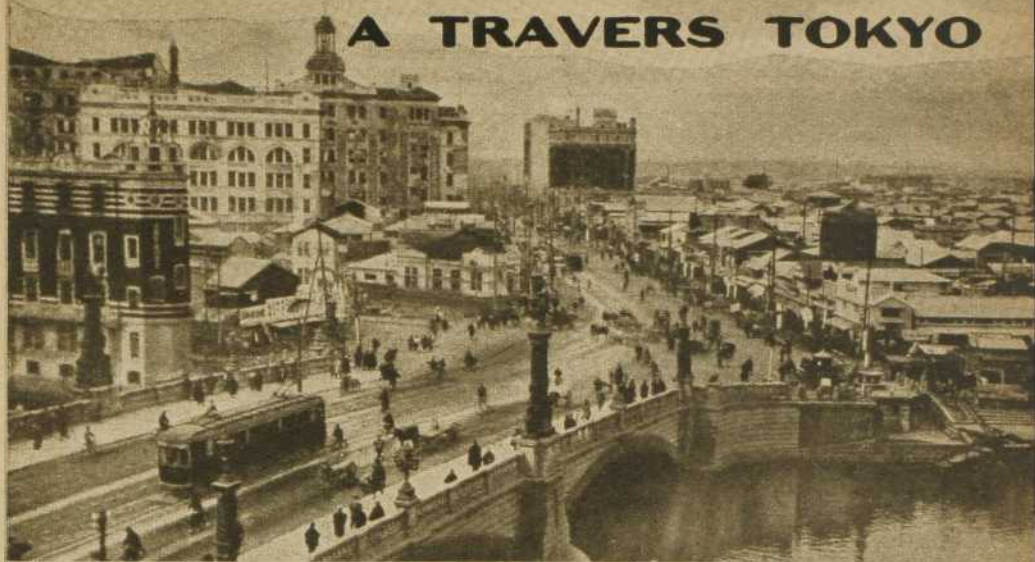
* * *

Quinze années ont passé et c'est Noël encore, mais un Noël de jubilation. Dans la petite église, toujours resplendissante du feu des lanternes et débordante de chrétiens, chantant leurs prières plus fort que jamais, une maman chinoise, qui commence à vieillir, contemple la crèche. Son cœur est gonflé de bonheur, et des larmes, douces comme des sourires, coulent de ses yeux. Déjà, elle savoure les récompenses ineffables dont un Dieu libéral rétribue dès ici-bas tous nos sacrifices.

« O Maître du ciel! murmure-t-elle, vous me l'avez rendu, il y a vingt ans, en le conservant à ma tendresse... A mon tour, je viens vous l'offrir! Prenez-le pour votre service, pour votre règne sur la Chine. O Maître du ciel! il est votre ministre... et il reste mon enfant! Soyez béni sans fin pour vos dix mille bienfaits! »

Dans le sanctuaire illuminé et saturé d'encens, une voix jeune s'éleva, vibrante d'émotion... A l'autel, l'abbé Jean entonnait le *Gloria in excelsis* de sa première messe.

A TRAVERS TOKYO



par Sœur SAINT-JEROME(1), M.I.C.

Etudiantes en langue japonaise et toujours plongées dans le déchiffrement des caractères, avec quel entrain nous avons fermé nos livres pour célébrer la fête de Sœur Supérieure(2) par une journée d'étude nouveau genre: la visite de temples shintoïstes et bouddhiques avec promenade aux abords du palais impérial. Connaître les temples du Japon, c'est pénétrer la pensée et le comportement du peuple, car les religions déterminèrent les structures de la civilisation de l'Empire du Soleil Levant et lui donnèrent son originalité.

Avec Sœur Marie-Xaverio(3) pour cicerone, nous nous dirigeons d'abord vers le Meiji, haut lieu shinto. A tout seigneur tout honneur! Très naïf et très rudimentaire dans son origine, le shintoïsme représente la religion primitive et pour ainsi dire autochtone du Japon. Il repose sur l'histoire fabuleuse immortalisant l'ancêtre premier de la dynastie impériale: Amaterasu Omikami, déesse du soleil. Il révèle un culte accentué pour la nature, les ancêtres et la famille du Mikado. Au Meiji est honoré l'esprit de l'empereur de ce nom. Nous avançons dans une large avenue traversée trois fois du torii, espèce de portique en bois formé de deux montants légèrement inclinés et reliés au sommet par deux poutres horizontales dont la supérieure se distingue par ses extrémités relevées. Ces arches annoncent le voisinage du temple. Aux montants on peut lire que les troncs d'arbres qui ont servi

1. Thérèse Renaud, de l'Orme, Loretteville.

2. Sœur Saint-Gabriel-Lalemant (Françoise Lacoursière, de Trois-Rivières).

3. Catherina Sachiko Hongo, de Tokyo.




Le torii du Yasukuni jinja

de matériaux comptent leur millénaire. A perte de vue, s'étalent devant nous les jardins plantés de centaines de milliers d'arbres, surtout de pins (symboles de longévité), presque tous dédiés à la famille de l'empereur par des sujets de tous les coins du pays. Une sorte de pin se déploie comme un véritable parapluie. Lorsque j'en fais la remarque, notre Sœur japonaise me répond qu'on le dénomme en effet *matsukasa* ou pin parasol.

Le chemin nous conduit à une piscine destinée aux purifications. Chacun s'y lave les mains et s'y rince la bouche. D'après les commentateurs shintoïstes, le Japonais naît « de race divine, sans le péché originel, dans la voie des dieux, tel que le signifie le terme shinto; pour accomplir le bien, il n'a qu'à suivre sa nature sans l'aide éclairée des commandements d'une morale pratique ». C'est pourquoi il n'a qu'à se laver pour se purifier des souillures journalières.

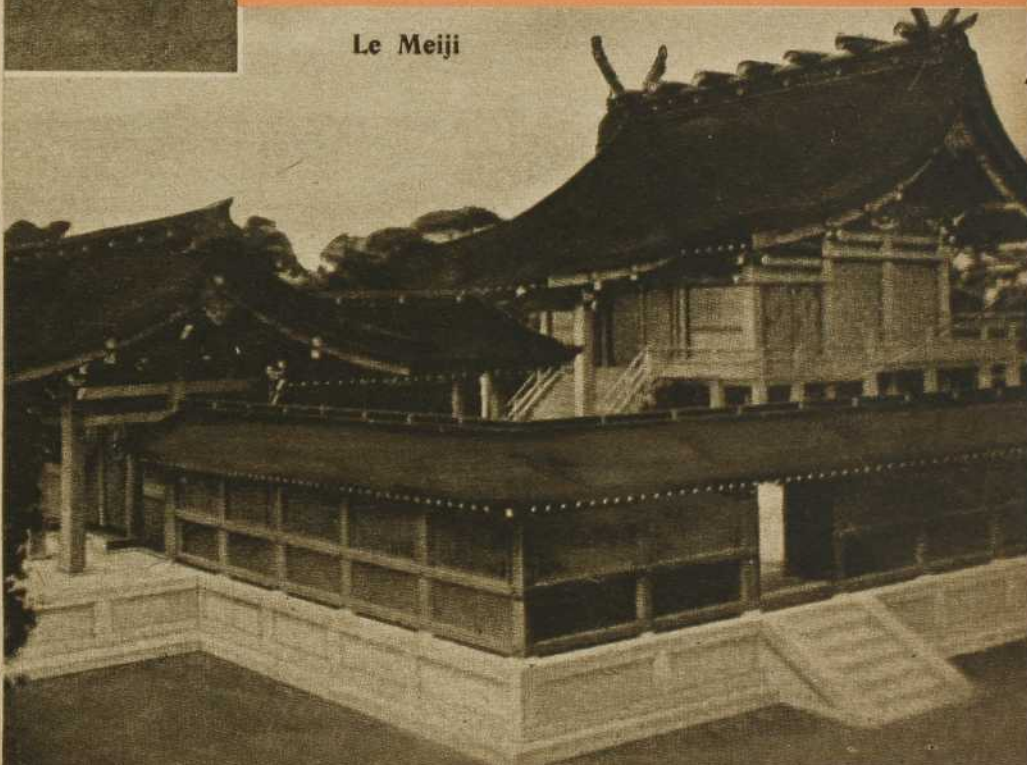
Enfin nous voilà devant le Meiji qui n'en impose pas par ses dimensions. Habitues à nos grandes églises canadiennes, nous marquons quelque surprise. On nous explique que le temple shinto n'a aucun besoin d'être si vaste, puisque les fidèles ne pé-



nètent pas à l'intérieur et qu'il ne renferme que le sabre et le miroir, symboles tirés de la légende. Aucun office religieux collectif ne s'y célèbre. La dévotion se résume en une visite au jour de son choix: sur le porche, l'on se frappe dans les mains deux ou trois fois pour attirer l'attention des esprits et l'on effectue des inclinations profondes. Aujourd'hui, les arbustes qui avoisinent le Meiji apparaissent comme couverts de neige. Erreur! ce sont des myriades de petits papiers contenant des demandes de faveurs que les pèlerins ont enroulés partout aux branches!

Avant de quitter le domaine du Meiji, nous allons visiter Homotsuden, palais-musée recelant des objets ayant appartenu à l'illustre empereur et à son épouse. Les pièces exhibées, meubles et articles de cérémonies, proclament que Leurs Majestés ont réellement vécu selon les règles de l'économie et du travail. Parmi les œuvres d'art, nous admirons la statue de Ninomiya Kinjiro, le modèle classique des écoliers nippons: ce petit garçon porte un fagot de bois sur le dos et tient un livre à la main. Trop pauvre pour fréquenter l'école, Kinjiro, raconte l'histoire, étudia tout en travaillant et parvint à s'instruire. Mais il est midi. Dans un coin désert du grand parc, nous prenons

Le Meiji





notre *bento*, ce diner japonais que chacun apporte avec soi, depuis le tout petit du Jardin de l'Enfance jusqu'à l'homme d'affaires.

L'après-midi nous retrouve au Yasukuni jinja, autre temple shintoïste élevé à la mémoire des soldats morts à la guerre. Dans la religion shinto, celui qui donne sa vie pour la patrie est considéré à l'égal du martyr dans le catholicisme. Son sacrifice suprême efface ses fautes. Le Yasukuni jinja ne diffère pas du Meiji: même dépouillement, même vide, sauf que des volées de pigeons blancs habitent son enceinte.

De là nous allons nous balader aux abords du palais impérial lequel est cerné d'une muraille massive et d'un triple fossé. Nous franchissons les deux premiers; le commun des mortels ne peut passer le troisième qu'au jour de l'an et le 29 avril, fête de naissance de l'empereur, et cela depuis la dernière guerre seulement. La première fois que la permission fut octroyée, la foule se pressa tellement sur le pont qu'une dizaine de personnes tombèrent à l'eau et se noyèrent. Aujourd'hui, tout est calme et silence. Des pins de toutes les variétés animent le paysage d'hiver; des cygnes blancs, pareils au Cygne de Sully Prud'homme, glissent sur l'eau paisible et « chassent l'onde avec leurs larges palmes... »

Nous ne nous attardons guère en ces lieux impériaux, car nous désirons voir un temple bouddhique. Le bouddhisme chinois, introduit au Japon au sixième siècle, fut l'agent de l'art. Il créa la poésie dramatique, la sculpture, la gravure.

Chez Bouddha, deux énormes lions de pierre, chargés d'écarter les mauvais esprits, montent la garde à l'entrée. Nous tombons en pleine cérémonie funèbre: les bonzes récitent en chœur des prières que l'assemblée suit très dévotement. Tout à coup les gongs résonnent et des cris, semblant venir d'outre-tombe, éclatent. Ce tintamarre dure quelque peu, après quoi le bonze qui officie descend de la pile de coussins où il trônait, salue jusqu'à terre et se retire. Tous les fidèles se lèvent pour partir, et nous les imitons. Dehors, Sœur Marie-Xaverio nous entraîne: « Venez faire une visite au Saint Sacrement! » Elle nous guide à travers le magasin à rayons Mitsukoshi. Là, au dernier étage, se trouve une jolie chapelle plus riche que tous les temples bouddhiques, car elle loge l'Hôte divin, le Bien souverain.

Au retour, repassant certains traits caractéristiques de la vie japonaise, nous y relevons l'influence exercée par les deux religions étudiées dans leurs cadres extérieurs. D'où vient l'exquise politesse des Japonais? Du shintoïsme qui commande le respect aux supérieurs par des gestes et des paroles; du bouddhisme aussi qui veut que soient manifestées les inclinations bienveillantes que l'on porte en soi. Le sentiment familial, la déférence dont on entoure les vieillards, sont imposés par la religion des *Kami* à laquelle se mêle un peu de tendresse bouddhique. La propreté japonaise a sa source dans le vieux culte shinto: il faut se présenter devant les dieux dans une grande propreté de corps et de cœur. La simplicité de la vie matérielle ne s'explique pas seulement par des raisons économiques, mais par cette autre d'ordre moral: « Le shintoïsme recommande, en esprit de reconnaissance, de ne pas gaspiller égoïstement les biens créés par les ancêtres ».

Enfin la double influence du shintoïsme et du bouddhisme se retrace « dans l'amour de la nature qui embellit l'âme de ces Japonais et anime leur joie souriante. Ils admirent passionnément leur pays qu'ils comparent à un magnifique jardin dessiné par les dieux... »

A ces âmes éprises de beauté, il ne manque que de percevoir la Beauté! Il y faudra un zèle patient joint à l'œuvre du temps et de la grâce.

L'ÉCOLE DE LANGUE JAPONAISE POUR LES MISSIONNAIRES

ROME (*Fides*). — L'École de langue japonaise fondée à Tokyo par les RR. PP. Franciscains pour les Missionnaires de tous Ordres et Congrégations, a reçu les félicitations de l'Internonce Apostolique au cours de la réunion des Supérieurs des Missions qui s'est tenue dernièrement à Tokyo.

Cette École se développant, il a été nécessaire d'acheter une maison voisine pour y loger les Missionnaires étudiants dont les Sociétés n'ont pas de maison dans la capitale. Les locaux de l'école sont eux-mêmes trop étroits, et de plus dangereux, car entièrement en bois, ils sont exposés à un incendie. Aussi on vient de commencer la construction d'une nouvelle aile en ciment.



S. Elisabeth



S. Victor



S. Marie Thérèse



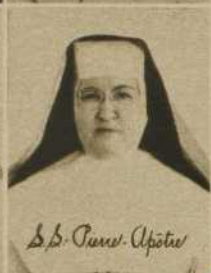
S. Jeanne de Chantal



S. Clotilde



S. Denise



S. Genevieve Apoté



S. Athanasie



S. Bernadette de l'Immaculée



S. Philippe du Sauveur



S. Camille de Lellis



S. Marcel

1
9
5
5

Nos Partan



S. Marie Edwige



S. Valérie



S. Monique d'Ostie



S. Jean du Calvaire



S. Ida



S. Estelle de Jésus



S. François de Paul



S. Jean du Vinacle



S. Robert Bellarmine



S. Marie Thérèse



S. Marie de Bethanie



S. Raymond de Jesus



S. Epiphane



S. Alphonse Marie



S. Gilles



S. Bernardus de Sion

antes



S. Barthelomy



S. Marie Albert



S. Joseph Arthur



S. Eugene



S. Joseph Emile



S. Lucille



S. Marie de Sion



S. Yolande



S. Eustache



S. Mechilde du S. C.

Nos Partantes de 1955

POUR HONG KONG: Sœur Sainte-Jeanne-de-Chantal (Jeanne Caron, de Montréal); Sœur Saint-Pierre-Apôtre (Léocadie Landry, de Saint-Jean-l'Évangéliste); Sœur Sainte-Denise (Odile Malboeuf, de Sudbury, Ont.); Sœur Joseph-Arthur (Laura Thérien, de Saint-Léonard-d'Aston).

POUR LES PHILIPPINES: Sœur Saint-Barthélemy (Maria Lambert, de Saint-Barthélemy); Sœur Saint-Jean-du-Calvaire (Doris Hague, de Montréal); Sœur Bernardin-de-Sienne (Antoinette Foisy, de Waterloo); Sœur Saint-Camille-de-Lellis (Yvonne Jolicœur, de Joliette); Sœur Saint-Eugène (Diana Chainé, d'Arthabaska); Sœur Saint-Gilles (Thérèse Gloutnez, de Saint-Nazaire-d'Aston); Sœur Saint-Marcel (Antoinette Castonguay, de Montréal); Sœur Marie-Albert (Madeleine Alarie, de Trécesson, Abitibi); Sœur Joseph-Émile (Béatrice Pelletier, de Saint-Germain de Kamouraska).

POUR FORMOSE: Sœur Sainte-Elisabeth (Blanche Ménard, de Sainte-Elisabeth de Joliette); Sœur Saint-Victor (Germaine Tanguay, de Nashua, N.-H.); Sœur Marie-Thérèse (Marie-Thérèse Roux, de Montréal).

POUR LE NYASSA, AFRIQUE: Sœur Marie-Edwidge (Marie-Paule Gaudreau, de Rimouski); Sœur Alphonse-Marie (Jeanne Fortin, de Saint-Octave de Matane); Sœur Sainte-Valérie (Marie-Jeanne Dumas, de Saint-Eloi).

POUR FORT-JAMESON, RHODESIE DU NORD: Sœur Saint-Epiphanie (Gemma Ouellet, de Saint-Epiphanie).

POUR HAÏTI: Sœur Sainte-Lucille (Adrienne De Grandpré, de Pawtucket, R.-I.); Sœur Marie-Théodore (Lucienne Gadoury, de Sainte-Elisabeth de Joliette); Sœur Sainte-Ida (Alice Gagné, de East Broughton); Sœur Saint-Jean-du-Cénacle (Gérardine Vaillancourt, de Québec); Sœur Sainte-Yolande (Elisabeth Vanchestein, de Saint-Mathieu de Laprairie); Sœur Saint-Eusèbe (Marie Fugère, de Montréal); Sœur Saint-François-de-Paule (Marie-Thérèse Laperrière, de Québec); Sœur Mechtilde-du-Sacré-Cœur (Jeannette Papillon, de Québec); Sœur Estelle-de-Jésus (Madeleine Bolduc, de Saint-Damien de Berthier); Sœur Raymond-de-Jésus (Laurette Edger, de Montréal); Sœur Marie-de-Sion (Lucille Métivier, de Buckland); Sœur Saint-Robert-Bellarmin (Pauline Pouliot, de Saint-Philémon).

POUR CUBA: Sœur Philippe-du-Sauveur (Thérèse Bernier, de East Angus); Sœur Bernadette-de-L'Immaculée (Bernadette Gagnon, de Jonquière); Sœur Saint-Athanase (Thérèse Bergeron, de Sainte-Sophie de Mégantic); Sœur Monique-d'Ostie (Mamie Martel, de Québec).

POUR ROME: Sœur Saint-Clovis (Alma Couture, de Sainte-Sabine).

POUR VANCOUVER: Sœur Marie-de-Béthanie (Berthe Piché, de Québec).



*Pas une de perdue
deux de retrouvées!*

MISSION CHINOISE, MANILLE

— A la fin de la leçon de catéchisme, j'annonce à mes futures communiantes que je pars à l'instant visiter les parents de celles qui n'ont pas encore apporté leur extrait de baptême. Explosion de joie dans le groupe. En vain j'essaie de congédier les enfants dont les papiers sont en règle. Toutes emboitent le pas, et je dois me résigner à parcourir le boulevard North Bay avec mon troupeau au complet, jasant, sautant, cabriolant, en dépit du soleil qui fait de la rue une fournaise ardente.

Nous arrêtons d'abord chez Purita. Sa mère travaille dehors. Elle est honorée d'accueillir une *Madre*. A sa suite je me hasarde dans l'escalier-échelle qui mène au minuscule logis. Le but de ma visite exposé, la bonne dame avise un coffret, en sûreté sur

le haut de l'armoire. Elle y feuillette des paperasses et en tire le certificat désiré. Tout est bien. Avant de quitter, j'adresse quelques mots à une grande fille qui semble remplir les fonctions de domestique et qui me mange des yeux. Elle me dit venir de province, avoir déjà communié mais n'avoir pas reçu les sacrements depuis les six années qu'elle habite Manille. Je promets de lui chercher un prêtre parlant son dialecte, et l'invite à venir au couvent. Un oui empressé jaillit arrosé de larmes de bonheur.

De là nous allons chez Purificacion. Sa mère est absente, et son père me répond qu'il ignore où sa femme serre les documents d'importance. Comme je ne pourrai refaire ces démarches, j'insiste: « Sûrement qu'ils sont fa-

ciles à trouver! Tenez: là, peut-être, dans cette boîte de fer-blanc sur le haut de l'armoire. » Mon bon ange m'a inspirée: les papiers sont là en effet. J'aide le brave homme à s'y comprendre et je vois que Purificacion a été baptisée à Iloilo il y a dix ans. Satisfaite, je remercie et me dirige vers la demeure d'une autre. Là, plusieurs femmes, réunies dans une cour intérieure, font le blanchissage et caquettent. Informée du motif de ma visite, la maman de Lourdes me conduit à la maison; et tandis que je monte l'échelle, je m'aperçois que les lavandières, si affairées tantôt, ont réintégré leur logis et sont à la fenêtre pour ne rien perdre de notre conversation: ce qui n'est pas difficile, car les maisonnettes se touchent. Ma Lourdes ne possède qu'un certificat aglipayen. « Comment se fait-il, demandai-je, que de tous vos enfants celle-ci soit la seule baptisée hors de l'Église catholique? » Et la mère de m'expliquer en toute candeur et franchise: « Nous habitons en province à cette époque. Au jour fixé pour la cérémonie, nous nous rendîmes à l'église catholique. Le *Padre* était absent; il ne devait rentrer que deux jours plus tard. Impossible de remettre la fête: le *party* était prêt, les invités rendus. Alors nous sommes allés faire baptiser le bébé à l'église aglipayenne toute proche. »

Doucement j'amène mon interlocutrice à reconnaître sa faute et lui conseille de faire baptiser Lourdes à l'Église catholique sans quoi elle ne pourra communier. La mère consent puisque la *Madre* croit cela nécessaire et elle ajoute: « Car vous savez, ma Sœur, je suis une bonne catholique. » Sur ce, je continue mon itinéraire et mes recherches d'une maison à l'autre.

L'heure avance: une seule visite nous reste. Un peu pressée, je mets en tête de la troupe la menue Violeta: « Maintenant, c'est chez toi que nous allons. » L'enfant ne bouge pas, l'air de se demander s'il faut avancer ou reculer. Comme pour l'encourager, ses compagnes prennent les devants et s'arrêtent en face d'une maisonnette, sans doute, la demeure de Violeta. J'escalade l'échelle et me voici en présence de la maîtresse de céans. Cette dernière n'entend goutte à mon langage. Alors apparaît un Philippin au visage ouvert et sympathique: « Ma Sœur, dit-il, je viens à la rescousse, car cette personne ne sait pas un mot d'anglais. » Et avec la meilleure grâce du monde, il traduit mes questions d'enquête. L'hôtesse se récuise: elle ne connaît même pas Violeta. L'homme interroge la fillette: « Pourquoi as-tu laissé la religieuse monter ici? Tu sais bien que c'est chez toi qu'elle désire aller? » Sans se déconcerter, l'enfant rétorque: « J'ai cru que Sœur Thérèse voulait monter ici et je ne l'ai pas empêchée! »

Le malheur n'est pas si grave, et l'on s'en amuse: il n'y a qu'à rebrousser chemin. Pourtant la Providence a dû permettre cette mésaventure dans un but de miséricorde: le hasard n'existe pas pour les missionnaires; leurs pas sont tous comptés. Je risque donc un coup de filet. Interrogé sur ses occupations, le Philippin se déclare conducteur de *calesa*. Ce matin, ne se sentant pas bien, il a décidé de ne pas sortir. Il s'avoue catholique non pratiquant depuis neuf ans et plaide les circonstances atténuantes: « Quand je suis arrivé à Manille, je ne parlais ni l'anglais ni le tagalog et je n'ai pu trouver de prêtre pour

me confesser dans mon dialecte. A présent je connais suffisamment les deux langues, mais j'ai oublié tant de choses que je ne sais plus quoi faire pour recommencer, car je voudrais bien recevoir les sacrements. J'appartiens à une famille chrétienne fervente, et l'un de mes oncles est prêtre. » Sans peine je convaincs cet homme de bonne volonté de venir nous voir. Certainement que la *Madre* va chercher un confesseur qui puisse l'aider à mettre sa conscience en paix. Tout heureux, il remercie chaudement tandis que je redescends l'échelle.

Cette fois Violeta nous mène droit chez elle. Sa mère est au marché pour la matinée et sa grande sœur, étudiante au collège Sainte-Thérèse, nous accueille avec amabilité: « Violeta, m'assure-t-elle, aime ses cours de catéchisme et n'a rien de plus pressé, au retour de l'école, de nous raconter

ce qu'elle a appris. Maman et moi sommes très contentes de la savoir si bien préparée à sa première communion. » La jeune fille promet d'aider sa petite sœur à être fidèle aux pratiques de la religion: leur mère est tellement prise par les soucis domestiques... Pauvres enfants de Manille si souvent laissés à eux-mêmes!

Sur cette réflexion, je repars pour le couvent de la rue Narra où j'arrive fatiguée, en nage, mais toute reconnaissante au bon Dieu de ce qu'il a bien voulu qu'en paissant mon troupeau je rescapse deux autres brebis perdues.

Quelques jours plus tard, j'eus la consolation de voir le conducteur de *calesa* et la jeune servante s'approcher avec esprit de foi et piété des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, tandis qu'à leur tour mes agnelles recevaient pour la première fois les caresses de Bon Pasteur.

Sœur THERESE-DE-L'ENFANT-JESUS(1), M.I.C.

Intentions missionnaires de l'Apostolat de la prière

Janvier: Que les catholiques chinois restent fermement unis entre eux avec l'Église.

Février: L'Église du Vietnam.

UN HÔPITAL DANS LES NUAGES

par Sœur JEANNE-D'ORLEANS(1), M.I.C.

A notre dispensaire du Limbé a été annexé temporairement un modeste logis que nous aimons à appeler — illusion de missionnaires! — L'HÔPITAL. Il se compose d'une salle de dix lits et d'autant de berceaux, puis d'une pièce servant de dépôt. Le plafond en paille fournit aux rats un excellent refuge.

Cette installation, qui était temporaire l'an dernier, l'est encore cette année... Le sera-t-elle toujours l'an prochain? Pourtant les protestants possèdent non loin d'ici une magnifique clinique-hôpital: nos frères séparés des États-Unis y ont mis la main... Nos frères catholiques, canadiens et américains, mettront-ils la main à la nôtre? Tranquillement nous commençons à préparer une construction plus convenable, plus hygiénique. Déjà, nos élèves, braves petites Haïtiennes, ont accumulé des centaines de pierres. Mais pour être logiques, avant les matériaux, il faudrait acquérir le terrain. Un emplacement existe, idéal et tout désigné. Hélas! le diable s'en mêle et dresse dessus des barricades de tracasseries. Ma première demande sera donc de prier les pèlerins privilégiés de l'Oratoire du Mont-Royal de parler de la chose au grand thaumaturge en notre nom. Saint Joseph « dont la puissance sait rendre possibles les choses impossibles », en a vu tant d'autres! Régler cette simple affaire de terrain lui sera un jeu.

Ce premier problème confié à l'avocat de la Cour Suprême des cieus, à l'exemple de l'homme de l'Évangile qui voulut bâtir une tour, les missionnaires du Limbé calculent à leur aise la dépense. Elles se figurent le futur établissement modeste, sans doute, mais pourvu selon les techniques modernes. Par quel prodige pourront-elles concrétiser leur projet qui exige un petit capital de \$15,000.00, alors que dans la caisse il n'y a que des sous et beaucoup de chimères? Quinze mille dollars! somme ordinaire en soi lorsqu'il s'agit d'édifier un hôpital... somme énorme tout de même pour des missionnaires! Faut-il conclure de tout cela que longtemps encore la clinique-hôpital catholique du Limbé restera dans les nuages? Oh non! nous voulons être optimistes! Dernièrement la mère de notre Sœur infirmière, qui a vu de ses yeux l'urgence d'une bâtisse neuve, nous écrivait que le Québec a souscrit des millions pour la construction d'hôpitaux. Voilà pour alimenter nos espérances! Comment ne pas supposer qu'un peuple qui accorde une si généreuse pitié à la souffrance humaine n'entende pas notre pressant appel en faveur des malades pauvres d'un pays si éprouvé naguère encore?

Bon saint Joseph, quand vous aurez dégagé le terrain idéal, octroyez-nous une tranche des \$15,000.00 nécessaires, afin que la future clinique-hôpital catholique du Limbé descende des nuages!



On attend l'ouverture de la Clinique-hôpital du Limbé et du dispensaire;
Sœur Jeanne-d'Orléans qui rêve que descende des nuages une
construction moderne !

LE PETIT MONDE

DE SOEUR ST-JEAN-DU-RÉDEMPTEUR

par Sœur MARGUERITE-DES-ANGES(1), M.I.C.

Odile, Marie, Esna, Lucrina et Aquica: cinq petites Haïtiennes qui ont recouvré la santé et réappris la joie de vivre à la Clinique du Limbé.

Odile, bébé d'à peine dix-huit mois et qui n'avait pas de maman, nous était apportée pendant la neuvaine préparatoire à l'Immaculée-Conception. Dans son visage enfle à l'excès perçaient deux petits yeux brillants comme des perles noires et se dessinait un soupçon de nez, tandis que la bouche s'ouvrait sans cesse comme pour crier: *m'grand goût!* (j'ai faim!)

Cinq mois de soins constants rendirent à cette petite une parfaite santé. Elle nous quitta alors pour l'Orphelinat du *Bel Air* dirigé par les Sœurs de Notre-Dame d'Haïti, toute jeune Communauté autochtone fondée au Cap-Haïtien.

A son entrée à la Clinique, Marie, 2 ans, ressemblait plutôt à un petit cadavre en décomposition qu'à une enfant bien vivante. Des plaies purulentes l'habillaient des pieds à la tête et répandaient une odeur nauséabonde. L'os et les tendons de la jambe gauche se montraient à nu. Pauvre petite Marie abandonnée! Il fallut du temps pour qu'elle se reprit à vivre et que son intelligence s'éveillât! Sous la poussée de bons toniques et d'une alimentation saine, ses membres se délièrent; et cette gentille mulâtre devint, malgré sa jambe faible, la plus vive au jeu de cache-cache. « *Min Marie!* » Voilà Marie! C'est ainsi que je l'accueillais lorsqu'elle soulevait un pan de mon tablier pour s'y cacher; et elle me répondait avec un rire égrené d'oiselet heureux qui trahissait vite sa présence.

Marie aussi partit guérie. Elle fait aujourd'hui le bonheur de sa mère adoptive.

Esna et Lucrina nous arrivaient un matin pluvieux et froid de janvier. Elles partagèrent la même couchette, la seule disponible. Esna, souffrant d'avitaminose, se transforma en trois semaines. Quand ses parents vinrent la visiter, elle dit d'un petit ton impératif: « *Pas vini m'vélé rété ici as Mères yo* ». Ce réflexe surprenant, si peu naturel, nous laissa deviner les austères privations endurées à la maison. J'intervins doucement: Esna compte tout juste cinq années, mais il n'est pas trop tôt pour développer en son cœur l'amour filial. La bambine comprit, s'adoucit et témoigna une affectueuse reconnaissance aux siens quand ils lui remirent quelques bananes en cadeau... Ces fruits, à n'en pas douter, avaient coûté des sacrifices...

Esna retourna chez elle avec un certain bagage de forces neuves, mais demeure assez frêle, ce qui lui vaut de revenir souvent à la Clinique où sa dévouée infirmière, Sœur Saint-Jean-du-Rédempteur(2), l'attend toujours

1. Marguerite Maltais, de Chicoutimi.
2. Marcelle Saint-Arnaud, d'Ahuntsic.

avec l'alphabet des vitamines.

Lucrina, 6 ans, l'ainée du groupe, n'eut rien de la docilité des autres. Du matin au soir, son refrain roulait sur ce thème: « *M'olé banane, m'olé di riz!* » et n'admettait que cette variante désespérée à l'heure des pansements: « *Pas touché'm, cé maman m'olé!* »

Lucrina, changée en agneau et guérie de ses plaies, quittait la Clinique après deux mois d'hospitalisation. Ce qu'elle ne saura peut-être jamais, c'est que sans les générosités canadiennes et les soins vigilants de son infirmière, la mort eût supprimé sans pitié sa jeune existence.

Aquiça, orpheline de mère et tendrement aimée de son père dont elle est l'unique enfant, se range parmi les victimes de l'avitaminose. Même histoire d'indigence et de sous-alimentation. Conduite au dispensaire dès l'apparition du mal, elle fut hospitalisée et se rétablit promptement. Afin d'éviter les rechutes, quand la disette se fait sentir, Aquiça vient prendre son repas du midi au couvent. On ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'au son de l'Angelus, on aperçoit Sœur Saint-Jean-du-Rédempteur qui s'avance sur la route en compagnie de ce tout petit bout de chou noir!

Voilà, tel que je l'ai connu, « le petit monde de Sœur Saint-Jean », petit monde qui appartient bien un peu à nos amis et bienfaiteurs auxquels il dit *merci en piles!* Car jusqu'à date, et depuis janvier seulement, une centaine de cas semblables ont été traités avec succès à la modeste Clinique-hôpital du Limbé.



La fin du monde à

par Sœur MARIE-DE-LOURDES(1), M.I.C.

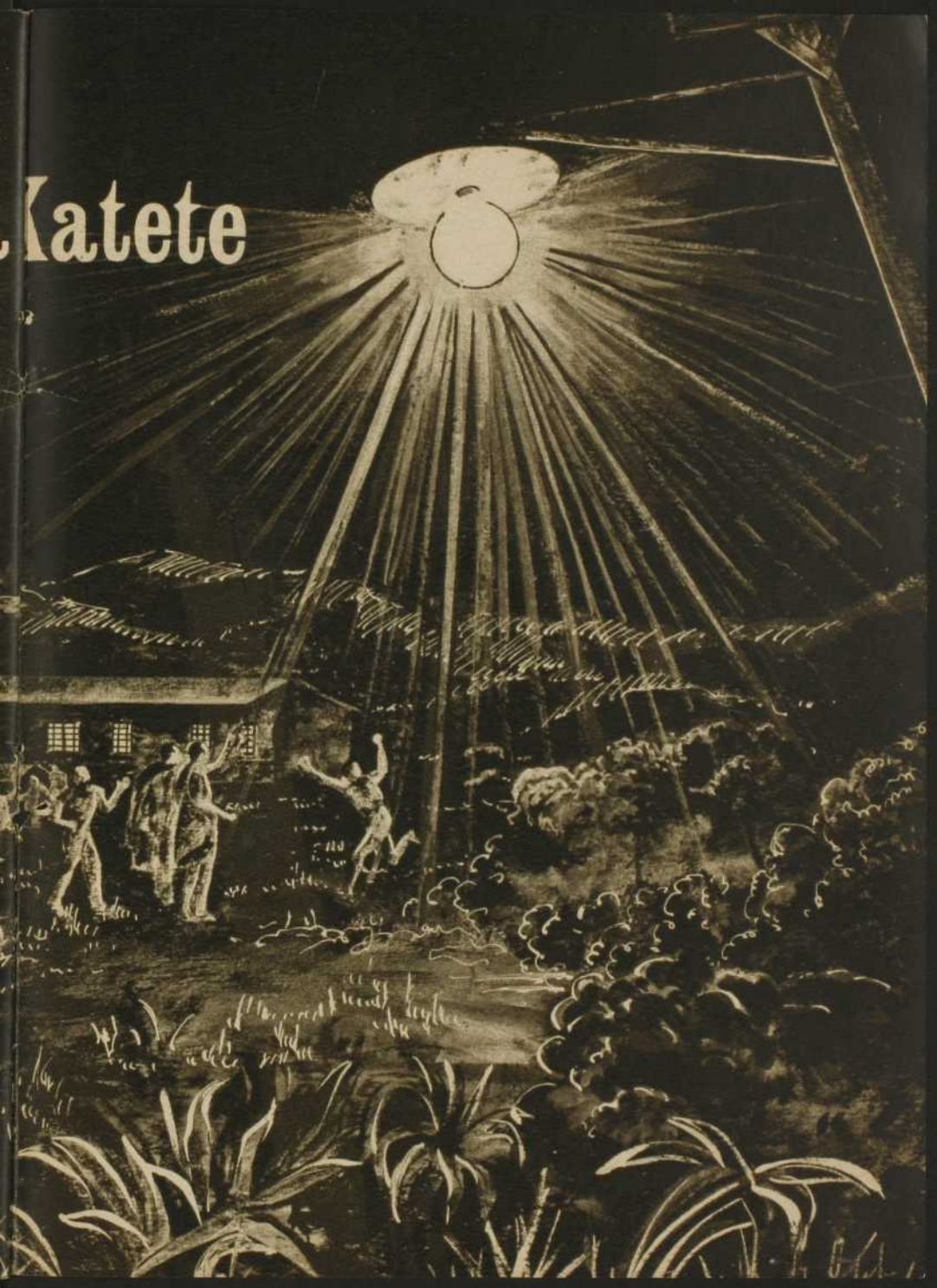
Au soir de la Saint-Pierre, un fait extraordinaire plongeait Katete dans les terreurs de l'an mille. De vrais signes avant-coureurs de la fin du monde affolaient la population: une boule de feu, puis d'autres boules de feu s'allumaient dans la nuit! Les postulantes indigènes riaient et criaient; on les entendait dire: « Si nous approchons trop, la boule va nous tomber sur la tête! » Les écoliers s'égosillaient sur tous les tons de la surprise et de l'épouvante; sans respect humain, les grands garçons se cachaient derrière les arbres et se lamentaient: « J'ai peur! » Avec l'audace de leur âge, les petits enfants se tenaient, ingénus, le nez en l'air sous la boule de feu, et lui dédiaient toutes leurs dents blanches. Les vieilles femmes se voilaient la face en suppliant plaintivement: « Faites disparaître ce feu, car nous allons tous mourir! » Les Pères, les Sœurs et les braves du village étaient sur la grand-route pour voir la boule qui trouait la noirceur au-dessus de la brousse. A l'hôpital les patients effrayés sortaient de leur lit pour se sauver dehors en petite tenue: « Cette boule de feu, ça vient tout à coup, puis ça s'en va! » Les Novices indigènes placèrent leur mot: « Ces Européens-là, ce sont de vrais sorciers! » Finalement, toutes les pensionnaires se mirent à danser et à chanter sur un air de leur composition « *Kanada in Afrika* »!

Pour nous, missionnaires canadiens, nous vivions des moments de léerie: cela rappelait la veille de Noël, tant le spectacle de l'hôpital

1. Irène Champagne, de Montréal.



Katete



illuminé à l'intérieur et à l'extérieur était réjouissant! Car enfin, disons-le, cette fin du monde à Katete, c'était... l'arrivée de l'électricité! De la brousse jusqu'à l'église, la boule de feu éblouissait. Elle faisait merveille à l'hôpital! Tout le monde, Noirs et Blancs, grands et petits, jeunes et vieux, entreprit de visiter ses pièces baignées de lumière. Et comme en ce jour mémorable du 29 juin 1955, Sœur Marie-des-Anges⁽¹⁾ venait de terminer les évier de ciment, les Noirs ne manquèrent pas au passage de faire couler cette eau magique « qui s'égoutte toute seule, on ne sait où »! Au laboratoire, chacun voulut mettre l'œil au microscope. Sœur Saint-Léon-le-Grand⁽²⁾ posa une condition: « Si vous trouvez un pou, on vous laissera regarder.

— Ça ne sera pas long, Mère », répondaient les curieux enthousiasmés.

Et l'instant d'après, on pouvait contempler à tour de rôle le beau gros pou brun!

Pour compléter la fête de l'électricité, Sœur Saint-Léon-le-Grand fit jouer le phono, tourna le bouton du radio silencieux depuis sa transplantation, connecta une chauffeuse laquell se ressouvint docilement de son métier, tout cela à la joie des enfants qui battaient des mains, s'esclaffaient, se surpassaient en cris. On dressa une table de ping-pong, et les petites balles de celluloid sautèrent avec leur bruit de castagnettes pour célébrer la venue de la boule de feu et de l'eau courante à l'hôpital.

Moins d'éclat et moins de frayeur avaient marqué, quelques semaines auparavant, l'apparition de l'eau courante à la Mission. Mais « de l'eau qui coule toute seule » relève aussi de l'ordre des phénomènes... Et nos indigènes, grands enfants, n'avaient cessé d'ouvrir les robinets pour regarder avec extase et stupeur l'eau couler par terre! Un soir que nous assistions à la Bénédiction du Saint Sacrement à l'église, ils se hâtèrent de monter au puits, d'ouvrir le gros robinet et de vider le réservoir! Arrosage gratuit! Des villages voisins, on accourut avec des chaudières chercher de l'eau mystérieuse. Ce fut toute une révélation quand nous apprimes à ces broussards que cette eau coûte très cher et qu'il ne faut pas la gaspiller: car pour nous, c'était moins drôle de trouver le réservoir à sec!

Grand merci au bon Dieu et à notre bien-aimée Mère générale de nous avoir donné l'eau courante et l'électricité! Avec le temps, les fils courront plus loin: au Noviciat, puis au couvent, puis à l'école... Et Katete deviendra ville! Mais nous aurons alors tout probablement rejoint nos ancêtres... à moins que nos amis et bienfaiteurs s'intéressent à notre cas d'électrification en ajoutant eux-mêmes des bouts de fil...

1. Alice Pépin, de Warwick.

2. Pauline Longtin, de Montréal.

Pourquoi je suis Novice de l'Immaculée

Une figure de missionnaire, aux traits basanés et encadrés d'une barbe noire, se dessine nettement à l'origine de ma vocation. Il est là, sur l'estrade d'une salle comble, et d'une voix pénétrante, il décrit les conditions de son apostolat auprès des lépreux.

Je l'écoute... et sa parole me plonge dans un rêve magnifique et terrible tout ensemble. Transportée au milieu des victimes de la lèpre, je parcours ce monde inconnu en pansant des plaies nauséabondes, en allégeant la douleur, en procurant à tous un peu de joie. Cette profonde misère se découvre à moi pour la première fois, et c'est comme une vision aiguë qui me rend étrangère à ce qui m'entoure.

Aussi, je sursaute légèrement à l'approche du missionnaire, quand, sa conférence terminée, il circule parmi la foule en tendant la main. D'un geste nerveux, je lui remets mon offrande; ses yeux devinent mon émotion et se posent sur moi l'espace d'une seconde. Dans ce regard rapide comme l'éclair, je saisis un appel impérieux qui passe de son âme d'apôtre dans la mienne.

Revenant à la réalité, j'entrevois aussitôt les exigences d'une telle vocation, et cette vie de renoncement héroïque et continu m'apparaît comme une lubie, un fantôme dressé au

seuil de mon avenir. Je m'efforce donc de repousser ce tableau, mais une angoisse inexprimable m'étreint et me jette dans un labyrinthe de raisonnements où je lutte contre des obstacles dont je ne sais pas bien la nature. Cependant, je perçois en moi l'éternel conflit de la chair contre l'esprit: que m'importe après tout le sort de ces malheureux que je ne connaîtrai jamais?... Dois-je donc me préoccuper de leur misère?... Mais toujours le regard du missionnaire — ce regard chargé de la souffrance de ses enfants — me replonge dans le même rêve affreux et attirant.

L'insomnie et le cauchemar se partagent les heures de la nuit. Le matin, pensé-je, dissipera cette fantasmagorie. Vain espoir. Les images troublantes qui ont pris mon repos m'enlèvent à tout travail, et le jour se passe dans une agitation incessante. Tantôt l'appel muet de l'apôtre me poursuit, tantôt une armée de lépreux me montrent leurs plaies infectes, et sans fin ce mot de *lèpre* martèle mon esprit.

Le soir revient et me trouve encore prisonnière de mon obsession. Comment échapper à ce tourment de ma raison qui erre sans relâche? Car je résiste de toutes mes forces à la perspective à l'ébauche au fond de mon cœur. Missionnaire des lé-

A l'étude des Constitutions

de la Communauté





Laudate

Dominum

omnes gentes...

preux, moi! Et mes projets d'avenir?... et ma jeunesse?... et ma famille? tout ce que j'aime?... Vais-je donc sacrifier ce bonheur à portée de ma main pour je ne sais quel dessein chimérique et insensé? Exaspérée de cette lutte, je demande à la bibliothèque quelque distraction libératrice. Un titre *White Fire* retient mon attention, et j'évoque déjà une histoire d'aventures capable de m'arracher à ma hantise...

O ironie des coïncidences! ou plutôt, disposition mystérieuse de la Providence éternellement attentive à toutes nos voies! L'héroïne de cette relation est missionnaire chez les lépreux... Me voilà tombée de Charybde en Scylla! Je lis tout de même, et bientôt mon esprit court de page en page sans pouvoir se dérober à l'emprise du récit. Les heures s'envolent, et déjà l'aube commence à dissiper la nuit quand enfin je referme le livre.

Un jour nouveau, brillant et pur, se lève aussi sur mon âme. Car *White Fire* a allumé en moi un feu de joie où flambent mes plans égoïstes. Qui peut ainsi faire jaillir la lumière du sein des ténèbres et susciter la paix du milieu de la guerre? Ah! je le reconnais sans peine: nul autre que l'Esprit de Dieu « qui souffle où il veut »!

Je vis désormais dans le calme. J'aperçois le but, sans distinguer encore la route qui y mène. Je sens pourtant que je ne dois pas enfouir ce trésor de sérénité et de bon vouloir dont mon cœur est comblé et je veux l'exploiter au service de mes frères, mais où?... et comment?... Les semaines passent sans m'apporter de réponse. Alors, pour me disposer à mieux entendre la voix divine,

je décide de consacrer quelques jours au silence et à la réflexion.

Parmi d'autres maisons de retraites, on me recommande celle des « petites Sœurs blanches ». L'appellation me plaît, et je me dirige de ce côté. A la porte du couvent, une blanche silhouette m'apparaît comme un premier rayon de lumière. Pourtant, les instructions de la retraite n'ont en mon cœur aucun retentissement profond; je n'y trouve pas le mot cherché, mais je l'attends, tranquille.

Il vient enfin, fulgurant. Un soir, je remarque sur ma table de chevet un feuillet bleu et blanc. « Lépreuse de Shek Lung et son infirmière » me dit la légende au bas d'une gravure. Cette infirmière, elle porte la livrée mariale qui n'a pas cessé de me parler discrètement depuis mon arrivée ici! Et c'est tout à coup la clarté du plein midi: je serai Missionnaire de l'Immaculée-Conception!

Il fallut rompre des liens très chers, mais j'expérimentai la bonté et la fidélité de Celui qui m'appelait. Il fortifia mon cœur; il me conduisit lui-même avec suavité au port du Noviciat où Marie daignait me recevoir.

Au cours de ce récit, l'influence bénie de cette bonne Mère semble invisible, mais elle se relève partout en filigrane. La Sainte Vierge fut l'Etoile qui attira mon cœur, et je veux passer ma vie à la faire connaître « d'un pôle à l'autre ». Je veux, en soulageant les maux de mes frères païens, travailler à éteindre dans leur âme les *feux denses* de l'ignorance et de l'erreur, afin que s'y allument les feux immortels du Saint-Esprit: voilà pourquoi je suis Novice de l'Immaculée.

Sur la scène du Japon catholique

DIX ANNEES DE PROGRES: 1945-1955

(suite)

par le R. P. G. KELLY

Les Institutions Sociales

Le problème social fut peut-être le plus grand que dut envisager l'Église du Japon. Des dizaines de milliers de personnes se trouvaient sans abri, sans ouvrage et affamées. Des milliers d'orphelins erraient dans les rues, mendiant leur nourriture et un gîte. D'une manière très marquée, l'Église déploya tous ses efforts pour remédier à cette situation. En moins de dix mois, sept orphelinats surgirent. A la gare d'Ueno de Tokyo, cet asile encore fameux des sans-abri, des religieuses et des médecins assistèrent de nuit les milliers de malheureux réfugiés là. Des hôpitaux s'ouvrirent à Tokyo, Yokosuka, Nagoya et Nagasaki. La Société Saint-Vincent-de-Paul étendit ses conférences par tout le pays. Outre les charités privées, des secours arrivèrent par l'intermédiaire du Comité de Réhabilitation et de LARRA dont le Directeur, un Missionnaire de Maryknoll, distribua aux Institutions catholiques des milliers de livres de nourriture, de vêtements et de remèdes. Parmi les distingués visiteurs du Japon se trouva le R. P. Flanagan, de la célèbre *Boys' Town*, qui prêta ses avis d'expert dans la fondation de trois *Boys' Town* catholiques, à Sendai, Yokohama et Osaka. L'illustre Père Flaujac, tout en relevant sur une plus grande échelle ses Œuvres sociales premières, entreprit une immense cité d'urgence sur un terrain donné par l'empereur. La période de l'après-guerre avec ses libertés nouvelles, sa pauvreté et son désespoir, apporta plusieurs malaises sociaux peu connus jusque-là au Japon. L'immoralité de l'imprimé, des images et de certaines mœurs se répandit. Des cercles laïques, étudiant le problème de la surpopulation, publièrent des solutions qui allaient de l'avortement légalisé et du contrôle des naissances à la stérilisation complète. Dès le tout début, l'Église, au moyen de la presse, de la radio et de la prédication, livra une bataille en règle aux prétendus experts. A la fin de 1947, le progrès des Œuvres sociales de l'Église pouvait être mesuré en partie par ses douze hôpitaux, ses quarante-six orphelinats, ses soixante-cinq garderies et maisons d'enfants, ses cinquante autres Institutions charitables de toutes sortes.

La presse

Le mouvement journalistique et littéraire des deux premières années de l'après-guerre se caractérisa par une folle activité, et cela par manque de dirigeants formés et de facilités dans le domaine de l'imprimerie pour répondre aux besoins de l'heure. Le journal catholique (K. Shimbun) qui apparut en février 1946, lutta pour la vie avec un personnel de deux membres alors qu'il lui aurait fallu une équipe de dix! L'approvisionnement de catéchismes et de livres religieux demeura une quantité infinitésimale comparée aux demandes. Quatre éditeurs catholiques rencontrèrent de grandes difficultés à publier les quelque dix nouveaux livres parus à la fin de 1947. On estimait à 30,000 le tirage global des trois périodiques catholiques lesquels constituaient, avec le journal catholique, toute la littérature catholique. Les franciscains de Sapporo et les salésiens de Tokyo éditaient des bulletins d'un rayonnement plus restreint. Le 2 février 1947, le numéro de présentation de la revue du clergé « The Missionary Bulletin », rédigé en anglais et publié par les RR. PP. Roggendorf, s.j., et Tibessar, m.m., était lancé. Quatre mois après, le magazine était passé d'un essai de quatre pages polycopiées à l'état d'une véritable revue d'information de nouvelles locales et mondiales pour les missionnaires à l'œuvre. Dans ses pages se reflètent le zèle et l'enthousiasme sans bornes des missionnaires à l'égard des opportunités de conversions comme aussi des obstacles à celles-ci.

1945-1947: conclusion

Par l'étude des rapports de publications officielles de la période 1945-1947, l'on arrive à la conclusion générale que l'Eglise du Japon, immédiatement après la guerre, entrevit réellement une nouvelle ère de possibilités missionnaires. Les chances d'opérer des conversions se présentaient, incalculables. La moisson était mûre, les ouvriers peu nombreux. Ce petit nombre, cependant, profitant de tous les moyens à sa disposition pour façonner la maison de Dieu au Japon, réalisa un travail magnifique. La meilleure appréciation de cette époque est peut-être celle que donna le Délégué Apostolique au Japon, S. Exc. Mgr Paul Marella, dans son discours de mai 1947 à la Hiérarchie japonaise:

« Il est encore impossible de fixer par des statistiques les progrès accomplis dans les champs de missions par tout le pays. Nous savons une chose: que des efforts inouïs sont tentés et des résultats surprenants obtenus, et tout cela en dépit des ruines gigantesques laissées par la guerre et les difficultés matérielles déprimantes du présent.

« Notre tâche demeure rien moins que la conversion du Japon entier sans distinction de classes ou de personnes, et nous ne sommes certainement pas effrayé devant cet immense objectif. Mais nous nous gardons de l'optimisme facile de ceux qui répètent sans cesse que ce travail de conversion est déjà en marche et que les baptêmes se comptent par millions. Le jour des conversions massives arrivera si telle est la volonté de Dieu. Pour le moment, et pour un long temps encore, nous accueillerons à bras ouverts les âmes qui viennent à nous une à une... »

1948: difficilement satisfaisants

L'histoire du progrès de l'Eglise au Japon de 1948 à nos jours, embrasse pour une large part l'évolution des structures jetées sur les fondements que l'on avait posés au cours des deux premières années de l'après-guerre. L'appel du Souverain Pontife adressé aux Sociétés missionnaires et aux Congrégations religieuses du monde catholique pour l'envoi de missionnaires au Japon, eut pour réponse ce flot continu de prêtres, de frères et de religieuses zélés qui débarquèrent de presque tous les bateaux qui touchèrent les côtes après 1947. Néanmoins, les hautes espérances entretenues par plusieurs que la nation entière arrive au christianisme à la façon des peuples latin et germanique d'autrefois se refroidirent. Avec l'accroissement graduel de la prospérité matérielle survint une diminution proportionnée de l'intérêt sérieux porté jusque-là à la religion. Quoique, par exemple, à Tokyo, au début de 1948, chaque missionnaire s'occupât d'une centaine de catéchumènes — chiffre dépassé dans d'autres districts — et que nombre d'éducateurs, d'étudiants et de travailleurs demandassent à être informés sinon instruits, les résultats d'alors, appréciés d'après les baptêmes, peuvent être difficilement reconnus comme satisfaisants. Cependant, en raison de la pénurie de personnel et spécialement de supports pécuniaires (la plupart des missionnaires venaient de la France, de l'Italie et de l'Allemagne), rien de plus vraiment n'eût été possible. Le fait est que l'Eglise au Japon ne fut pas en mesure, dès l'immédiat après-guerre, d'affronter la vague extraordinaire de l'intérêt populaire au catholicisme. Le secrétaire général de la N.C.C.J. disait: « Si des prêtres, des religieuses et des frères en nombre suffisant et possédant la langue eussent été sur les lieux, le tableau serait très différent aujourd'hui.

Pour arriver à se figurer l'Eglise telle qu'elle existe au Japon moderne par une description détaillée des réalisations missionnaires particulières, il faudrait écrire un traité volumineux. Dans cette simple esquisse, une mise en relief des événements suivie du rapport des dernières statistiques donnera mieux et à grands traits une idée de la croissance de l'Eglise de 1948 à 1955.

La coordination de l'effort missionnaire

Les Ordinaires et Supérieurs, se rencontrant au printemps de 1948, appuyèrent sur un point d'importance: la nécessité d'une coopération étroite des missionnaires, principalement par le truchement du Comité Catholique National établi à cet effet. Pour coordonner et unifier les efforts des ouvriers de la vigne, pour donner un centre de ralliement d'aide et de conseils, plusieurs nouveaux sous-comités furent créés comme organes additionnels de Remmei. Les multiples Institutions charitables et sociales de l'Eglise se lièrent à l'Organisation Nationale Catholique des Charités (Caritas) sous la direction du R. P. L. Tibessar, m.m. Un Bureau de l'Emigration pour enquêter sur les possibilités de soulager la densité de la population et un Bureau d'Information, tous deux dirigés par le R. P. Kashmitter, m.m., furent établis. La publication officielle de ce dernier prit la forme d'une lettre de nouvelles appelée « Tosei News » laquelle parut toutes les deux semaines. Pour com-

battre la toujours problématique disette de livres et de littérature générale catholiques comme pour promouvoir une plus étroite coopération entre les éditeurs, une Association des Editeurs catholiques se forma. Elle commença immédiatement à combler une lacune qui se faisait sentir depuis longtemps: la préparation d'un catalogue général de tous les ouvrages catholiques dont disposait le Japon en ce temps-là.

Une preuve plus concrète de restauration et de progrès se constata par l'expansion des bureaux et du personnel du Comité National. Avant la fin de 1948, ce Comité remerciait les jésuites de leur hospitalité, l'Université de ses locaux, et déménageait, dossiers et personnel, au building de leurs nouveaux quartiers généraux à proximité de la gare Yotsuya.

L'effort missionnaire

Au même pas, et parfois devançant les activités de l'Organisation administrative de l'Eglise, travaillaient les missionnaires aux champs. Le « Tosei News » des années 1949-1950 annonçait, dans presque chacune de ses pages, l'arrivée de nouvelles recrues et la construction de nouveaux édifices. Les Supérieurs des Sociétés étrangères jusque-là au Japon voyagèrent comme des prospecteurs à travers le pays, requérant les avis des anciens missionnaires et consultant les évêques avant que soit déterminée la sphère de leur futur apostolat. Les éditeurs de livres d'étude du japonais se réjouirent des ventes accrues, car les nouveaux arrivés étaient tous aux prises avec la langue la plus difficile au monde. Quantité de ces missionnaires furent envoyés dans des paroisses et des dessertes de missions avec un minimum de connaissance de la langue pour propager l'Evangile. On aurait eu besoin de bons catéchistes; on n'en trouva qu'un petit nombre parmi les catholiques bien instruits. Les procédés audio-visuels catéchistiques s'avèrent surtout efficaces pour attirer le peuple à l'Eglise. L'affluence à Remmei des demandes de transparents pour projections lumineuses, de bandes cinématographiques, d'annonces illustrées, de tracts, de *kami shibai* et autres semblables, provoqua la formation d'un Fukyo Bu (Département de la propagande) aux quartiers généraux du Comité national. On produisit localement et distribua des centaines de séries de transparents à sujet religieux, de tracts, etc. Une lettre pastorale collective des évêques donna, en 1950, des directives concernant la technique des conversions. Les missionnaires furent appelés à étudier plus profondément les moyens et les méthodes de propagande ainsi que l'entraînement des volontaires catéchistes. On pressa le laïcat d'intensifier son aide dans les champs de l'action catholique et sociale. L'opinion de la Hiérarchie sur l'efficacité de l'effort missionnaire, spécialement dans la propagande, est résumée par ce passage de la lettre pastorale: « Nous avons conscience de l'excellent travail accompli dans ce domaine... Nous devons admettre cependant que l'Eglise n'a atteint qu'une partie infinitésimale des quatre-vingts millions de non-catholiques qui nous entourent encore... »

Extrait du Missionary Bulletin

(à suivre)

Deux jeunes Guides écrivent

À LA RÉV. MÈRE GÉNÉRALE DES SŒURS MISSIONNAIRES
DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

Très Révérende Mère,

Une reconnaissante petite guide est très honorée de vous offrir ses meilleurs vœux à l'occasion de votre fête. Les Mères de Katete nous disent souvent que vous nous aimez; aussi, aujourd'hui, vous dis-je la même chose. Qui suis-je? Marguerita Maria, baptisée l'an dernier. En 1951, j'étais païenne et je ne voulais pas rester avec les Sœurs. A présent que je les connais, j'aime à demeurer avec elles presque tout le temps. Je suis une élève de Mère Saint-Albert, en grade VIII. Toute ma famille est chrétienne. Durant le mois du Sacré-Cœur, j'ai prié spécialement pour vous. Le Sacré-Cœur, n'est-ce pas un peu votre nom? J'aime beaucoup le Sacré Cœur de Jésus, et c'est pourquoi j'ai choisi au baptême le nom de Marguerita Maria. Je suis guide et désire passer ma seconde classe. Pour ce qui est de nos activités extérieures, nous avons préparé un camp. C'est si gentil que nous sommes prêtes à vous recevoir. Je vous remercie de nous envoyer des Mères. Au fait, nous avons besoin de beaucoup, beaucoup de Mères pour instruire notre peuple du bon Dieu. Nous n'en avons pas assez, et les âmes demeurent dans la noirceur. Les Sœurs sont très bonnes pour nous. Elles vont souvent aux villages enseigner le catéchisme. Nous comprenons leur œuvre; elles veulent seulement gagner nos âmes. Nous souhaitons que beaucoup de jeunes filles entrent au Noviciat des Sœurs de l'Immaculée-Conception en août et en février.

La Rév. Mère Assistante vous accompagnera-t-elle quand vous allez venir à Katete?

Votre aimante et respectueuse enfant,

MARGUERITA MARIA NYIRENDA

* * *

Chère Mère,

J'espère que vous vous souviendrez de mon nom quand vous viendrez à Katete. Je l'ai tout juste reçu: c'est Denisa, et je suis une très heureuse petite guide. On nous a dit combien profondément vous aimez les Africains! Moi-même, je vous aime aussi. Puisse notre amour l'une pour l'autre vous réjouir! Chaque jour Notre-Dame de Lourdes entend un *Timuwoneni Maryia* pour vous.

Meilleurs vœux et bonne santé!

Une petite guide africaine,

DENISA NG'ANDU

Une Appréciation

Chère Sœur,

Je viens de recevoir votre bulletin intitulé LE PRÉCURSEUR, nom juste lorsqu'il s'agit d'indiquer la vocation divine du peuple canadien-français. Ce bulletin, de par ses articles sur diverses missions, reflète bien le caractère universel de la Sainte Église et l'Œuvre rédemptrice de votre chère Communauté. Une telle Œuvre ne peut être continuée qu'avec les prières et les aumônes des fidèles. Aussi, est-ce avec empressement que je vous envoie mon humble aumône, espérant devenir en mesure de vous aider davantage. En retour, je vous serais très reconnaissant de prier à l'intention de ma famille et pour la réussite de mes entreprises.

Vous réitérant, ma Sœur, mon vif désir d'avoir le plaisir et le privilège de vous aider encore plus, je prie pour le succès de vos missions et me souscris

Votre humble serviteur,

RAYMOND C.



Notre chère Sœur Saint-Paul (Blanche Clément, de **Montréal**) décédée à la Maison-Mère; notre chère Sœur Saint-Léandre (Jeannine Moreau, de **Québec**) décédée à **La Havane, Cuba**; R. F. Adolphe, F.E.C., **Montréal**; Mme Joseph-Arthur Constantin, mère de notre Sœur Sainte-Colette, **Montréal**; Mme Wilfrid Talbot, mère de notre Sœur Lucille-Marie, **Montréal**; M. Ralph Hague, **Montréal**, frère de notre sœur Saint-Jean-du-Calvaire; M. et Mme Félix Roussil, **Maisonneuve**; Mme A.-E. Casault, **Verdun**; M. Th. Eugène-Lemieux, **Jonquière**; M. Philiza Bouchard, M. Elzéar Cyr, Mlle Marie-Céline Nolette, **Saint-Blaise**; Mme Moïse Bazinet, **Saint-Rémi**; M. Emile Perron, **Laprairie**; Mlle Marie Prud'homme, **Sainte-Philomène, Co. Châteauguay**; Mlle Julia Côté, **Drummondville**; M. Albert D'Amours, **Edmunston, N. B.**; M. Ernest Lamy, **Montréal**.

Maisons des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

- MAISON-MERE, 2900, chemin Sainte-Catherine,
Côte-des-Neiges, Montréal (26).
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal (9).
OUTREMONT, 314, chemin Sainte-Catherine,
Montréal (8).
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue LaGauchetière,
Montréal (1).
NOMININGUE, comté de Labelle, P. Q.
RIMOUSKI, P. Q.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception,
236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph,
3080, rue du Prince-Édouard.
TROIS-RIVIÈRES, 1325, rue de la Terrière.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 279, rue Principale.
CHICOUTIMI, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, P. Q.
SAINT-JEAN, P. Q., 430, rue Champlain.
PERTH, N. B.

AUX ETATS-UNIS

- MARLBOROUGH, Mass., 187 Pleasant Street.

EN CHINE

- MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION,
125 Waterloo Road, Kowloon, Hong Kong.

A FORMOSE

- KUANHSI, Hsinchu Hsien, Taiwan, Formosa.

AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,
Fukushima Ken.
WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagay ku.

EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.

AUX ILES PHILIPPINES

- MANILLE, 1111, rue Narra.
MANILLE, Gagalangin, Corner S. del Rosario &
Antipolo.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao Province.
DAVAO, City.
PADADA, Davao Province.
BAGUIO, City, II, Pacdal, Mountain Province

AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haiti.
LES COTEAUX, Haiti.
ROCHE-A-BATEAU, Haiti.
PORT-SALUT, Haiti.
CAMP-PERRIN, Haiti.
MIREBALAIS, Haiti.
LIMBE, Haiti.
CAP-HAITIEN, Haiti.
CHANTAL, Haiti.
LE TROU, Haiti du Nord.
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.
MAXIMO GOMEZ, Province de Matanzas, Cuba.
COLON, Province de Matanzas, Cuba.

EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Katete River, P. O.
Nyasaland, B. C. Africa.
MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P. O.,
Nyasaland, B. C. Africa.
RUMPHI MISSION, Njakwa P. O.,
Nyasaland, B. C. Africa.
KARONGA MISSION, Karonga P. O.,
Nyasaland, B.C. Africa.
KASEYE MISSION, Fort Hill P. O.,
Nyasaland, B. C. Africa.
VUA MISSION, Nyungwe P. O., Nyasaland,
B. C. Africa.
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P. O.,
Nyasaland, B. C. Africa.
FORT JAMESON, P. O. Box 106,
Northern Rhodesia, B. C. Africa.

A MADAGASCAR

- MORONDAVA, Madagascar.



De son campanile, la cloche de Roche-à-Bateau carillonne
« Bonne, heureuse et sainte année »
à tous les amis des missions!